

La Vallée d'autrefois¹ – FAVJ du 8 août 1951 –

La Louise à Mamiet² venait s'informer : « Ca y est-il, Marc³ veut-il descendre par le train ? Le Louis à William, chez Fritz, descendra en char ; il dit que sa jument a besoin d'exercice. » Et l'on convint d'un voyage en char. Il ne faisait pas encore trop froid et moyennant fichus et mitaines, jambières et bonne veste, le voyage serait agréable, d'autant qu'on aurait le char à bancs de chez Wilfried. Pierre et Julie seraient plus tranquilles ainsi. Gollion n'est pas tant loin de Cossonay, et avec Marc sait-on jamais ? Quand il était plus jeune et qu'il revenait de la foire, il chantait la gloria tout le long du sentier de la Grand-Côte. Julie qui l'attendait jusqu'à ce qu'il ne soit « point d'heure », écoutait sa litanie avec ferveur, il serait bientôt « re-là », et l'on pourrait fermer l'huis.

Mais si on le ramène à la porte, ce sera bien préférable.

La veille du départ, tous les arrangements étant pris, Marc monta discrètement à son coffre. Le billet de 100 francs qu'il avait remisé dans son carnet d'épargne, sous le papier du fond, n'y était plus. « Mais, du diable si j'y comprends quelque chose, il était pourtant bien là. Julie, Julie, hurla-t-il, on m'a volé mon billet de banque. »

« Que dis-tu, répondit Julie⁴ de sa cuisine ; « que » y a-t-il ? Ne crie pas tant. » Pierre, assourdi par ces cris inusités dans leur maison silencieuse, en cherchait la provenance. « Personne, dit-il, ne nous a jamais rien eu pris, cherche bien. »

Julie, entre-temps, avait rejoint, sans esclandre, son coffret écus et à papiers, soigneusement dissimulé dans la boiserie de sa chambre. Non, tout était à sa place... Alors seulement, elle vécut pleinement l'affaire de Marc.

Elle appela la Louise. « As-tu vu des rôdants par là autour ? Est-il venu des « commis » ? Tes gamins ont-ils amené des autres par la grange ? »

Marc ne sortait pas de ses constatations : « On m'a volé, et puis c'est bon ! Qu'on me redonne mes 100 francs et je me tiens tranquille. »

« Redonner, redonner, c'est facile à dire, expliquait Pierre, mais qui redonner ? » Ensemble on chercha comment s'y prendre. Marc ne décolérait plus : « Quand je tiendrai le gremlin qui m'a fat ça, mâtin, je lui ferai un drôle de sort ». On essaya d'y voir clair... et l'on soupçonna Emile. Serait-il Dieu possible, s'exclamait la Julie ! Marc assurait que seul, Emile⁵, savait où était son argent, qu'il ne lui en avait pas fait mystère. Puis on pensa à Augustine⁶, elle avait une drôle d'allure, c'est sûr... ces gaillardes qui viennent trouver les garçons dans leur chambre, ça n'est pas tant recommandable...

¹ L'affaire se passe à l'Epine-Dessous, voisinage situé en-dessus des Charbonnières, en particulier de Bonport.

² Dite la Louise à Girod, maman de Samuel Rochat de l'Epine, toujours bon pied bon œil !

³ Marc Failletaz, domestique. Voir texte plus bas le concernant.

⁴ Julie Rochat, sœur de Pierre, les deux restés célibataires. Voir arbre généalogique dans la partie documentaire.

⁵ Le « héros » de l'histoire, jeune homme probablement engagé comme aide au domaine. Originaire de Bulle semble-t-il.

⁶ La « bonne amie » de l'Emile. A-t-elle joué un rôle en poussant son « copain » à voler Marc ?

Marc descendit au village porter sa rage et chercher du secours. Il entra chez Marcel⁷, leur homme d'affaires qui remplissait leur feuille d'impôts, essayait de boucler leurs comptes au nouvel-an et écrivait pour eux aux fournisseurs de foin et aux faucheurs. Lui, saurait faire ce qu'il fallait.

« Tu comprends, Marcel, je me fous pas mal du voleur, je veux mes 100 francs, c'est tout ». Marcel qui était assesseur de la justice lui redonna du calme. « Ne t'énerve pas, Marc, on portera plainte contre inconnu, il n'y a rien d'autre à faire. Je te tiendrai au courant. »

Au village, l'excitation de Marc, ses révélations, son coffre retourné et son argent volé firent l'objet de nombreux commentaires. « Si c'est pas une honte. Cet Emile avait pourtant bien bonne façon ! » Mais on se souvint d'Augustine. On l'avait vue, au Pont, qui mangeait des « bonbons » à 20 dans la grande crèmerie, comme si c'était dans les moyens d'un faucheur de payer de pareilles frasques...

A l'Épine, on croyait sans y croire. Emile avait été si prévenant toujours. Il aurait fallu le voir retourner un carreau de jardin et fendre le bois, sous la chappe⁸, les jours de pluie !

Et le soir, avant de s'aller coucher, il écoutait si respectueusement la lecture de la Parole...

Et Marc regrettait de l'avoir soupçonné, de l'avoir mis à la langue des gens. « Je ne voudrais pas qu'il lui arrive malheur à ce pauvre petit ! Et chaque soir, en allant à la laiterie, il passait chez Marcel. Il lui recommandait d'aller doucement avec persuasion et bonté ! Mais les rouages de la Justice tournent sans arrêt. Alors, d'enquêtes en déductions, on arrêta Emile. Emile qui s'y attendait, qui regrettait, qui voulait réparer... On l'enferma dans les prisons du Sentier.

Marc commençait à classer son histoire. Est-ce que la paix et la joie de vivre ne valent pas un billet de 100 ? Et si on vivait encore « un pair d'années », faudrait-il traîner ça avec soi ?

Au village, Marcel avait été prévenu : Emile serait jugé au Sentier le 12 décembre. Il avait avoué, il regrettait. Marc pouvait être content et il ne l'était pas. « Quoi, dit-il tristement, enfermer ce beau gamin ? Bien sûr qu'il pleure... ce n'est pas ce que je t'avais dit de faire. Et puisqu'il a avoué, qu'il me redonne mes 100 francs, on n'en parlera plus. »

A l'Épine, Pierre et Julie se morfondaient. « Que Dieu nous pardonne, on ne voulait pas ça. Que pourrait-on faire pour lui ? » On n'avait plus le cœur à l'ouvrage. Si le goûter était savoureux, on ne savait pas en jouir. Emile n'en avait pas de pareil, là-bas... Si la chambre était confortable et chaude, Emile surgissait, qui grelottait dans sa geôle. Pour un peu, on l'aurait situé en Sibérie...

⁷ Marcel Rochat du Moulin, le plumitif du village, secrétaire du Conseil administratif ou du Conseil général, secrétaire du Conseil communal du Lieu, l'homme des beaux discours, frère de Annette Dépraz-Rochat du Séchey dite la Nanet dont on découvrira quelques propos sur l'Épine-Dessous plus bas.

⁸ Sous le néveau.

Marc, pour sa part, craignait la justice et tout son tremblement. On ne sait jamais où elle s'arrête. Puis comment faudrait-il regarder Emile, que lui dire ?

- Tu n'auras qu'à répondre aux questions qu'on te posera, lui répétait Marcel. Es-tu le voleur ou le volé ?

Le matin du 12 décembre, il fallut bien vivre les événements. Le voisin donna un coup de main précieux. Il attela le cheval, remplit la musette et encouragea Marc. « On ne veut pas te manger là-bas ; sur place on voit mieux ce qu'il y a à faire. Il te faut y aller, c'est le moment ». On hissa Marc sur le char ; seul, il n'y pouvait monter, ses douleurs qui s'étaient réveillées aux premiers froids ne lui laissaient plus aucune souplesse. Julie arriva avec un « vératson » de Marc que Beyon avait envoyé de Cully. On attendit que l'attelage ait dépassé le premier contour pour rentrer dans la vieille demeure, un moment secouée par la malignité des temps.

En arrivant au Sentier, Marc héla un jeune homme. « Viens voir me déprendre, ce n'est pas la force qui me manque, mais je suis engourdi ». Marc, délivré du souci « d'aborder » s'inquiéta tout aussitôt du lieu de la Justice. Tout le long de la route, il avait préparé des phrases, des réponses : il avait décidé, surtout, d'aller droit à Emile, de lui redemander ses 100 francs pour que ce soit fini... fini.

Un huissier cérémonieux, qui avait l'air de celui qui ne sait rien, le fit entrer dans la salle des débats. Marc toucha d'abord son chapeau de l'index, puis il se découvrit et attendit, selon ce que Marcel lui en avait dit.

- Avancez-vous, lui dit le Président.
- Comment vous appelez-vous ?
- Quel âge avez-vous ?

Comme si c'était nécessaire ! Emile, lui, se tenait la tête. Marc, le voyant triste et honteux, il jugea qu'il fallait sans attendre entrer dans le cœur de l'affaire.

- Salut Emile, je vois que tu regrettes, alors tout est dit ; rends-moi mes 100 francs quand tu pourras, j'en ai le besoin...

Mais il fallut dire, redire et conclure. Les juges sont compréhensifs et sensibles. Devant tant de générosité véritable, Emile fut libéré sur sa promesse et son repentir.

Et l'on quitta ces lieux sinistres. Marc marchait péniblement, Emile le soutenait, parce que « ramiés ». Marc l'invita à prendre trois décis au Lion d'Or. On pourrait converser. Emile était confus, silencieux.

« On va oublier tout ce commerce, dit Marc, pas moins ému qu'Emile, mais ce qui est promis est promis, tu m'enverras déjà 30 francs au début de février. Conclu ? »

Ah ! ce bonheur d'avoir retrouvé Emile, et de lui donner, sans réticence, toute sa confiance, de pouvoir l'aimer à de vrai !

Il fallut pourtant s'en revenir. Emile lui offrit son aide. Marc remonta sur son char. C'est alors qu'il s'inquiéta : « Où vas-tu à présent, Emile ; tu t'en retournes

à Bullet ? Alors monte sur le char, ça te fera déjà un bout de moins à marcher ; je te ferai descendre au Crêt du Puits. Personne ne te verra. Tu comprends, tu as fait causer ».

Et l'on chemina, sans hâte le long de la route, le cheval avait compris : il ne fallait pas écourter ces heureux moments.

Emile descendit à la traverse des chemins ; Marc ouvrit alors son porte-monnaie à fermoirs de métal : « Tiens Emile, prend ce franc, puisque tu rentres à Bullet à pied, tu seras content de pouvoir t'en servir, en voyage ! On t'attend à l'Epine quand tu voudras.

Marc joyeux excita la bête : « Allons, Fanchette, un peu de jeunesse ! On va passer le village à toute allure. »

Julie avait préparé un picotin et des verres. On riait, on pleurait, on se trouvait comme de vieux fous, mais la vie était bonne puisque on avait retrouvé Emile, l'Emile qu'on aimait tant !

En souvenir de celui qui les aimait tant...

Cully, le 20 janvier 1942.

Lillette



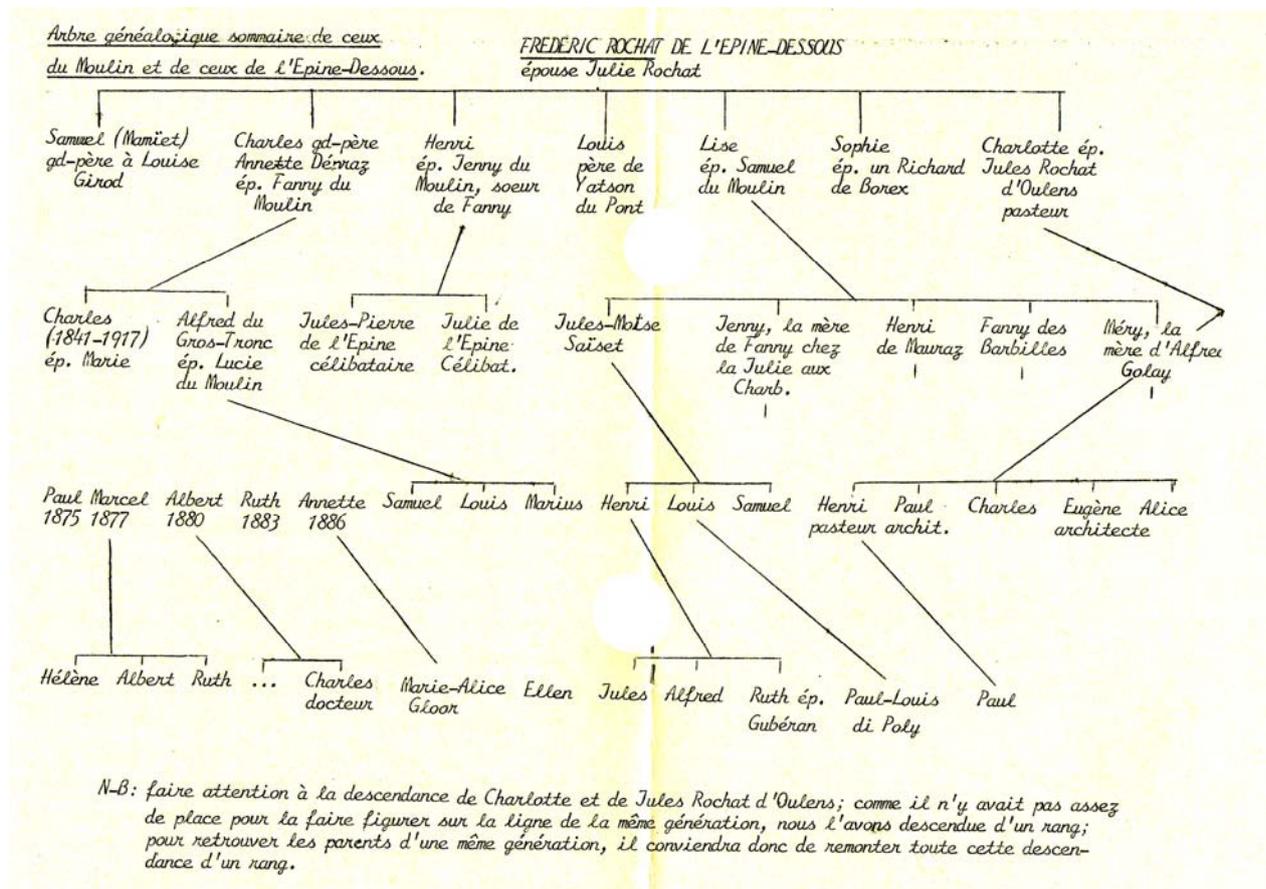
Milieu des années vingt. L'Epine-dessous, partie de vent à gauche, et partie de bise à droite

Suppléments

Qui était Marc ?

Sous ce toit vivait aussi leur domestique de toujours, Marc Faillettaz plus connu sous le nom de « Credieu ». Sobriquet à transcrire plus correctement de la manière suivante qui était la sienne de prononcer : Crrrrredieu. Il a passé toute sa vie à l'Épine, faisant partie de la communauté et du paysage. Il marchait jambes écartées en s'appuyant sur une canne. Le soir, ayant attelé le cheval, un vrai canasson en vérité, il partait pour la laiterie avec une boille dont le contenu devait être bien modeste. Là, malgré la peine que lui causaient ses rhumatismes, il livrait le lait pendant que la rosse se dirigeait toute seule vers le Cygne où elle attendait patiemment son maître qui y faisait régulièrement une pause. Puis c'était le paisible retour vers l'Épine, le cheval connaissant parfaitement l'itinéraire. Cela était encore possible, car les frontaliers ne prenaient pas encore la route de Mouthe pour le circuit du Mans.

Fernand Denys, l'Épine des quatre saisons, Editions Le Pèlerin, 1994.



- Qui était Pierre de l'Épine ?

Donc je vous ai dit: il y avait huit enfants à l'Épine. Il était resté deux frères à la maison de l'Épine, plus un autre frère, l'ancêtre de chez Mamiet, chez Rochat-Girod, le grand-père à Louise Rochat-Girod. Ça fait qu'il y avait ces trois garçons qui étaient restés à l'Épine. Mon grand-père s'appelait Charles, et puis le père à Pierre s'appelait Henri. Charles et Henri avaient marié les deux soeurs du Moulin, Jenny et Fanny. Mon grand-père Charles... il avait eu deux garçons. Mon papa et puis Alfred du Gros-Tronc, le père à Marius du Gros-Tronc. Et puis ces deux garçons s'étaient donc mariés. L'oncle Henri, la tante Jenny, avaient eu Jules et Julie qui ne s'étaient pas mariés. Ils sont restés vieux garçons. Alors on était resté tous ensemble. Mon père avait plus de soixante ans quand on s'est partagé. Ça fait que vous voyez ça. Jules et Julie... Jules, il s'appelait Jules-Samuel. Il était joliment plus jeune que mon oncle Alfred et que mon papa. Alors mon papa l'avait baptisé Pierre. C'était son surnom. On disait Jules-Pierre. Tout le monde le connaissait mieux par Jules-Pierre.



Début du XXe siècle, à l'Epine-Dessous, Julie à gauche et une jeune fille du coin ou en visite.

